

Articles du 18 juin 2009 :

## "L'illusion de la tauromachie "

(article suivi de la brève mentionnée par l'auteur)

Il y a pire que les mauvais toros : les toros aux abonnés absents. Exemple à Grenade.

Après la belle corrida de vendredi, « historique » selon le quotidien Ideal (lire brève), désastre samedi pour la clôture. Dès leur sortie du toril, les toros de Torrehandilla s'effondrent. Ils s'affaissent, tombent, s'agenouillent avant, pendant, après la seule pique qu'ils peuvent supporter, s'il faut encore appeler pique le simulacre que le picador leur administre avec une discrétion de rosière. Le public de Grenade, naturellement porté à une gentillesse qui frise la complaisance ou le je-m'en-foutisme taurin, se fâche et siffle. Un Torrehandilla est remplacé par un Gavira, guère plus gaillard.

Ce naufrage ganadero tombe d'autant plus mal que El Fandi, l'enfant du pays, fête ce jour-là ses 28 ans. La banda de Felipe Moreno lui joue Happy birthday, que le public reprend en chœur. Ces arènes sont sa maison. Tous les matins à 8 heures, il s'y entraîne, y compris les jours où il toré. Entre le troisième et le quatrième toro, lorsque par tradition, la corrida s'interrompt pour que les spectateurs puissent manger des petits fours, on lui fait découper son gâteau d'anniversaire. Anniversaire gâché. El Fandi, applaudi ici pour tout ce qu'il entreprend, le bon, le moins bon et l'ordinaire, ne pourra pas, pour la 34ème fois, sortir par la grande porte. Il ne coupe qu'une oreille à Draganimas, banderillé en marche arrière et toré avec beaucoup de passes hautes et de desplantes, que le public local avale comme ses canapés.

Les autres toreros, Morante et Perera, devant des adversaires fantoches, se heurtent à cet obstacle pataphysique : l'absence de toro dans le toro. Ce n'est pas nouveau, et une technique éprouvée s'applique à camoufler ce problème récurrent : comment donner du relief à l'insignifiant. Le torero n'affronte pas alors la force du toro mais sa faiblesse. C'est elle qu'il doit toréer. Il essaye donc de faire « durer » le toro le plus possible, de donner l'illusion d'un « combat » avec une tauromachie à mi-hauteur, en ligne droite, sans secousse. En un mot, une tauromachie dont l'habileté sert juste à travestir, en vain, l'inconsistance.

Les commentateurs de la chaîne andalouse qui retransmet la corrida, en particulier l'ancien torero Ruiz Miguel, se couvrent de ridicule. Ils tentent avec des envolées grotesques de surprendre ce que, dans sa dépêche de l'agence EFE, Juan Miguel Nuñez qualifiera de « spectacle douteux ».

En hommage à son grand torero, la plaza de toros de Grenade a été baptisée Monumental Frascuelo.

A la fin du XIXème siècle, Frascuelo avait pondu un décalogue du torero. Troisième commandement : « Sanctifier la fiesta española, étant entendu que la sanctifier ne veut pas dire la trahir ».

Jacques Durand

---

### Brève - "Triomphe à la feria de grenade"

Le 10 juin, Morante pose les banderilles et coupe 2 oreilles. Perera en coupe 1 et 1, et Talavante, à son meilleur niveau, 3.

Le 11, El Fandi, 3 oreilles, Cayetano, 1 et 1. Vendredi, corrida triomphale avec les toros de Nuñez del Cuvillo avec vuelta posthume pour le toro Violeto et la grâce pour Miraflores, toréé par Daniel Luque, qui coupe 4 oreilles et une queue. Et Javier Conde, à l'infirmerie pour « un coup de chaleur ».

---

## "Souvenir d'un presque torero"

L'apprentissage en Espagne du français François Garcia.

Paco Lorca, son nom de novillero, est français. Il étudie le droit à Bordeaux et bûche sa gauche à Alcor, Puente de la Reina, San Roque del Monte. Enfin, quand il peut, là où il peut, là où les promesses, rarement tenues, d'avoir une bonne vache neuve ou un bon novillo le mènent. Une bonne vache neuve, du bon bétail, pour l'apprenti torero qu'il est, c'est juste bon pour en rêver au volant de sa 4L. En droit pénal, il se débrouille bien puisqu'il passe ses examens de fin d'année sans avoir vraiment suivi ses cours. Normal, il cavale en Espagne. Celle des années 70. Pink Floyd, café granizado, agonie du franquisme, cafétéria Kilimanjaro à Madrid, Johan Cruyff au Barça et Suzanne de Léonard Cohen. Ce qu'il poursuit, la drogue de toréer, le rapproche de lui-même et l'éloigne des gens : sa fiancée Hélène par exemple, qui finit par pencher vers Tommy, peintre conceptuel.

Paco Lorca se rapproche de lui-même en se perdant dans les toros. C'est et ce n'est pas une perte. La ferveur de toréer, « l'esprit de conquête », le maintiennent droit dans son existence jusqu'aux pages 251 et 327. Page 251, il a, à Madrid rencontré Inès : brune, robe rouge, désir d'elle à la place de celui du toro. Début de la lézarde : « Le torero en moi s'affaiblissait ». Page 327, à San Pedro de la Sierra, un gros novillo le lui confirme. Il n'est pas fait finalement pour ça. Il lui signale que ce rêve, être torero, comme l'adolescence, c'est fini.

Dur et persistant et tenace, le rêve : un bain parfois. Des kilomètres de mauvaises routes, des kilomètres d'embrouilles, des kilomètres de déceptions, des kilomètres de salive à parler de toros, des kilomètres de faenas construites dans le demi-sommeil d'une bagnole et au milieu, un bon quite par chicuelinas à Albal, par exemple. Avant de se faire casser la main à Logroño, de connaître une déroute à Picassent ou de se faire percer la cuisse dans un mauvais bled d'ivrognes. Mais au sanatorium des toros à Madrid, il a croisé, allongé sur une civière, exactement comme lui, Angel Teruel lui-même. Ceci vaut presque cela, même si le chirurgien n'a d'yeux que pour Teruel.

Avec \*Bleu ciel et or, cravate noire, François Garcia dit avoir écrit un roman. Certainement. Navigant à vue dans le mundillo des toros, mais dans sa calle, là où les apoderados sont aussi marchands de radiateurs. Paco Lorca fait parfois penser à un Bardamu au pays des bocadillos. Le roman vaut par son écriture subtile, ses phrases qui courent la main, aussi par la précision et la minutie de ce qu'il chronique. L'auteur, maintenant médecin, a vécu cette aventure et ces aventures. Il a voulu devenir torero, a toréé et il fait remonter avec un luxe de détails et le sens stendhalien du « petit fait vrai » l'Espagne de cette époque. Les camions Pegaso dont le feu arrière vous dit ou pas de doubler : le personnage du sereno avec ses clefs ; les claquements d'omoplates hypocritement baptisés « abrasos », la canicule à Soria, le Madrid taurin de la Plaza Santa Ana, le Bilbao d'avant le Guggenheim, les Espagnols qui filent à Perpignan voir Marlon Brando sodomiser Maria Schneider dans le Dernier Tango à Paris, les Fiat 600.

De temps en temps, par miracle, il y croise les étoiles : elles daignent vous jeter un regard, Niño de la Capea, Manolo Chopera, Domingo Ortega, Paco Camino, El Viti. José Falcón meurt à Barcelone. Antonio José Galán se jette sur les toros sans sa muleta, et Palomo Linares confirme son alternative, page 207. Au passage, François Garcia règle, avec humour, de petits comptes. Avec un fameux critique français, peu à l'abri sous son surnom romanesque : Tio Fino. Pedrín, compagnon d'aventures de Paco Lorca, lui marche bien. Puis prend l'alternative et un terrible coup de corne.

Avec deux photos de lui en torero comme vestiges de son errance, Paco Lorca rentre en France et dans le conforme. Sans sa 4L. Comme son aventure, elle est morte en chemin. Dans le train qui le ramène vers Bordeaux, il voit poindre la nouvelle Espagne : une jeune Espagnole, encore gênée, qui mâche du chewing-gum en tirant sur sa mini-jupe. Petite précision : ce n'est ni un roman amer, ni un roman de l'échec.

\*Bleu ciel et or, cravate noire - François Garcia - Editions Verdier, 343 pages, 18 euros.

Jacques Durand

---